

**FRANC
PARLER**



Bonnes feuilles

Achour Ouamara, Oublier la France.
Ed. de l'Aube, 1997, 100 p., 89 F.

C'est peut-être l'ouvrage le plus subversif qui ait été écrit sur l'Algérie, par un Algérien, depuis l'indépendance nationale. Et écrire sur l'Algérie, c'est, comme il se doit, à la France d'abord qu'il faut penser. Mais y penser librement, "*en autonome*", comme le dit Ouamara, est un exercice si périlleux que jamais aucun auteur n'a songé sérieusement à en prendre le risque. Le risque est d'y laisser sa peau, car il faut pouvoir s'extraire de son algérianité, de cette situation d'otage d'un pays, d'une histoire, d'une religion, d'une langue que l'on voudrait seulement arabe... Et par-dessus tout, il faut avoir le cran, quitte à jouer le renégat, "*de se regarder en face dans ce miroir qu'il n'y a pas lieu de briser mais seulement de changer*", qu'est la France! Voilà pourquoi, il existe si peu, hélas! de livres réellement consacrés à l'Algérie dans le flot ininterrompu d'"études" et autres essais qui paraissent chaque année.

Oublier la France est une confession qui fait terriblement mal; les coups sont assénés selon les règles de l'art, par un boxeur qui n'a

pas peur et qui a du punch. On a l'impression que son message consiste à nous dire : pour être un homme, cessez de vous considérer comme un colonisé. On peut ne pas être d'accord avec tous ses arguments : l'autonomie dont il se réclame par exemple est parfois instrumentalisé par des vues partisanses — c'est que Ouamara frappe aussi au burin, au marteau, au couteau s'il le faut, et avec tout ce qui lui tombe entre les mains —; ou bien le souci qu'il laisse échapper de régler des comptes l'inscrivent dans des débats mineurs fort éloignés de sa thèse centrale. On peut même lui reprocher ce style, cette manière intelligente d'user de la langue, qui fait la valeur de son discours, mais qui la fait un peu trop, précisément... N'empêche, Ouamara nous donne vraiment à réfléchir sur nous-mêmes comme rarement un auteur a su le faire.

Et tant mieux si parfois les coups sont donnés à l'aveuglette!

A.K.

Le cri fanonien

par
Achour Ouamara*

Nos mémoires enchevêtrées, conflictuelles, se hérissent de tombes autour desquelles nous dansons bruyamment en faisant briller leur stèle, moins pour entretenir la mémoire que pour raviver la haine, de crainte qu'elle ne s'émousse. Ce constant soupçon colonial nous grise et nous reconforte. C'est la baguette qui nous sert à battre le rappel des morts à chaque interpellation de la France, fût-ce pour nous appeler à la fraternité. Nous préférons la célébration morbide à l'interrogation historique. Nous avons des réponses toutes faites, figées : *séquelles du colonialisme, ingérence dans les affaires intérieures*, expressions usées jusqu'à la corde, lancées tout à trac à la figure du peuple toutes les fois que la maison est mitée de l'intérieur. Formules que nous rangerions dans le registre du comique, si ce n'était le symptôme de la décrépitude d'une pensée *décomposée*, sénile et paresseuse, enserrée dans le corset du colonialisme, abîme spectral, enfermée dans ce tête-à-tête obsidional avec l'Occident dont elle tire et taille sa matière. Elle ne se débat dans ce miasme que pour en faire, par ce procès dilatoire, la causalité première pour tout ce qui est advenu et adviendra.

Ladite ingérence de la France dans les affaires intérieures de l'Algérie n'inclut nullement les demandes d'aide qui se chiffrent en milliards de dollars. Il est vrai qu'elles sont destinées à l'engraissement de la nomenklatura algérienne et des entrepreneurs français. Le pétrole, rouge du sang des *chouhadas* (martyrs), selon l'expression de Boumédiène aux heures du tiers-mondisme triomphant, est quasiment revenu entre les mains des "nationalisés" de 1971. Comme si la France renouvelait son bail, puisque l'Algérie, en cette matière, fait aujourd'hui dans la location. A quand les terres de la Mitidja?

Nos dictateurs d'origine nous mettraient plus bas que culs-de-jatte que nous ne nous rebellerions qu'en invoquant les principes démocratiques, alors que nos exigences envers la France sont sous le signe permanent de l'adversité. A-t-elle droit au lapsus? Un mot déplacé, elle meurt sous la lame de son passé colonial. Non, la vengeance en aucun cas ne doit s'accomplir, sous peine d'en finir avec l'accusation : il faut instruire indéfiniment contre la France, et garder l'offense coloniale tel un butin inépuisable. Haine ossifiée de la France. Ainsi la dette de la France nous affranchit de nos faiblesses. La France a l'attrait d'une belle-mère : ses visites impromptues dérangent la quiétude de nos amours, mais nous ne pouvons et encore moins

ne voulons répudier sa fille. Elle nous susurre constamment à l'oreille : Hais-moi d'amour. Cependant, du fait même de ce droit d'exigence nous l'élevons au rang d'une grande nation digne d'être *interpellable*. Et la flèche de notre haine rehausse sa cible.

Le désastre de notre économie, c'est elle; l'opposition intérieure, c'est elle : *si tu tombes par terre, c'est la faute à Voltaire, si tu tombes dans le ruisseau, c'est la faute à Rousseau*. Toujours la main de l'étranger planant, menaçante, sur nos têtes. Le passé apparaît au colonisé non comme une préface historique, ou une continuité qui le souderait au présent chargé de ses acquis et de ses tares, mais comme une injure ontologique. Il porte l'injure et le parjure colonial comme un enfant illégitime adoré qu'il refuse d'accoucher. Nous pensons qu'assumer le passé, c'est le rapatrier sans ses sales baluchons. C'est pourquoi nous appelons sans cesse pour le "rejet de la greffe coloniale".

La présence permanente de la France dans notre pensée à travers l'invocation rituelle de l'offense coloniale apaise notre tourment intellectuel, reporte *sine die* nos questionnements que nous évitons ainsi d'aborder de plain pied. Si le colonisateur est mort, le colonisé est plus que jamais vivant. C'est de lui que sourd toute la crasse coloniale. Non qu'il répète l'énoncé colonial, mais, au contraire, il glose benoîtement sa négation, incapable d'asseoir un discours autonome interdit par la coercition d'un colonialisme intérieur. Il fait montre d'une susceptibilité accablante dès qu'il s'agit de délier sa mémoire. Nous ne prenons nulle précaution pour étaler nos critiques de la France, de surcroît souvent grossières; mais qu'une simple allusion à nos avatars provienne d'elle, voilà que nous en prenons ombrage. Toute parole de la France à l'égard de l'Algérie déclenche un réflexe de famille diffamée, humiliée. Effluves de sentiments. Levée de boucliers. Spasme national. Le soupçon de revanche s'aiguise. La fierté nationale renaît comme le phénix pour souffler la haine inextinguible de la France.

La séquelle est discursive : le discours colonial nous a laissé un énoncé en bonne et due forme, négatif à souhait, que nous psalmodions à longueur de siècle comme s'il était de facture divinement diabolique.

Pourquoi, pour créer, innover, trouver un tant soit peu une alternative à la modernité née en Occident à nos énigmes culturelles, à ces binarismes antithétiques ressassés *ad nauseam* sur l'Orient/Occident, faut-il passer par le reniement obsessionnel et entêté de soi qui précisément nous lie, en bien ou en mal, à cet Autre que nous n'en finissons pas de tuer? Ici, la France prend toute la signification psychanalytique de figure du père qu'il faut symboliquement tuer pour vivre en harmonie avec soi et les siens. Justement, il faut passer au symbole, chose que nous ne sommes pas encore parvenus à faire, trop arrimés à la France, tant dans l'asservissement que dans le combat. Le voudrions-nous, que nous ne le pourrions, du fait de

cette "machine de la méconnaissance mutuelle", dont nous sommes incapables d'arrêter le vrombissement assourdissant. Peut-être est-ce la haine proportionnelle au degré de séduction que la France exerce sur nous qui nous cloue dans cette impasse? La France est cette vieille pendule suspendue sur le mur de notre salon : on conteste le temps qu'elle nous donne, tout en se laissant bercer par son mouvement.

Nous crions, du premier vagissement à l'agonie, que la France nous doit réparation, sinon l'aveu. Qu'elle soit notre obligée, notre débitrice éternelle. De savoir qu'elle s'offusque qu'on lui renvoie son double reflet, qu'elle aubaine!

Nous n'avons de cesse de la convoquer pour le plaisir de la révoquer séance tenante, d'appeler au repentir l'homme blanc sanglotant. Nous avons soif de ses pleurs, mais, aussitôt versés, nous en réclamons davantage. Jamais sa dette envers nous ne sera acquittée. Nous rions de ses *mea culpa* que nous jugeons timorés au regard de la faute commise. Il ne faut surtout pas que l'homme blanc dépose son fardeau ou freine ses sanglots. Pas de circonstances atténuantes. Le temps ne suffit pas pour se rédimier. Comme si la France, pour être fautive dans l'accident dont nous serions victimes, nous la poursuivions non pour un dédommagement, mais pour un péché qui nous fonderait en tant qu'être de mémoire. Nous délaissions sur le bord de la route ce qui fait notre noyau identitaire pour nous nourrir de l'épluchure nauséabonde que nous a laissée la France. Nous jurons contre sa flétrissure. Haletants, nous nous délectons de notre écume dès lors qu'elle constitue le jus d'une accusation.

Les pathologies sociales et individuelles de la France, que nous dressons en repoussoir, nous sont doux et bons remèdes pour les tares et autres avatars qui nous consomment. Nous en extrayons la substance de nos vertus, faute de savoir les forger par nous-mêmes.

Le racisme, l'Algérie, l'immigré, la guerre du Golfe, l'Islam incompris, que de pierres à ajouter à notre édifice pour écraser de toute la hauteur de notre savoureux mépris ses prétentions civilisatrices! Du reste, qu'a-t-elle à dire de l'Algérie? Mise au pied du mur, nous la clouons comme le énième papillon chassé dans les marécages de l'histoire.

L'acrimonie envers la France guide notre raison, c'est le plat principal de notre pensée victimaire, de nos consciences offensées. Meurtries. Chaque déclaration sur l'Algérie, laudative ou péjorative, sera une occasion supplémentaire pour verser au gros dossier d'accusation quelques pièces à conviction, pour que tout un chacun recuise sa haine d'avoir été asservi, et récure sa rancune un temps oubliée. C'est alors qu'on en appelle à la vaillance de notre peuple, à son courage, à montrer toutes ses saillies patriotiques. Mais en cette matière, "l'appréhension phallique consiste à vouloir ce qui est érigé, sans se soucier du trou qui est au fondement de

l'édifice, à se mouvoir dans les hauteurs sans un regard sur l'abîme qu'elles supposent". Dès lors, toutes les carences du développement endogène vont vite s'estomper au regard des causes exogènes.

Nous n'étreignons notre liberté qu'en rappelant nos services érigés en patrimoine de plaies interdites de cicatrices et qui portent l'empreinte épineuse du pied de l'Occident. Et la France, dans ce cas d'espèce, concentre sur elle toute la haine et le fiel de l'Occident. Pourquoi la France? N'est-elle pas le pays d'où partit l'idée de la Croisade? N'est-il pas vrai que la Troisième République s'inaugura par les conquêtes : Tunisie (1881), Dahomey (1893), Madagascar (1895), que la Quatrième et la Cinquième République s'empêtrèrent dans les guerres coloniales (indochinoise, algérienne) ou d'intérêt (Suez, Golfe)?

Mais nous découvrons au fil de nos imprécations que l'antipathie éprouvée envers la France, loin d'oeuvrer à nous en détacher, creuse davantage en nous l'abîme de notre aliénation. Quelque effort intellectuel que nous puissions développer pour échapper à cette emprise, nous y revenons à la moindre entorse. Cette fixation sur la France s'abreuve du sang de nos morts. Que nous nous meurtrissions de ses chaînes afin de nous en accabler, toujours à dessein d'attiser notre faconde!

C'est pourquoi, de quelque lieu d'où nous parlons, quelque pensée à laquelle nous nous référons, le même et indéracinable aveu de vengeance nous habite : *descendre* la France. Que l'hexagone agonise!

Désespéré et espérant à la fois, le cri de Frantz Fanon est comme destiné aujourd'hui à la congélation. Nous le sortons contre l'Occident, et la France en particulier, à l'occasion, lorsque tout ce qu'il put dire du colon pourrait s'appliquer *mutatis mutandis* à la nomenclatura qui sévit dans la plupart des pays anciennement colonisés.

* *Oublier la France*

Achour Ouamara, né en Algérie en 1950, arrive en France en 1974 pour poursuivre ses études. Sociologue, linguiste et informaticien, il enseigne à l'université Stendhal de Grenoble. Il retourne régulièrement voir sa famille en Algérie.